

Freddy Pineau

À TA VIE FAIS ÉCHO



Freddy Pineau

À ta vie fais écho

© Freddy Pineau, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3782-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DÉDICACE

Tes petits-enfants et qui sait, tes arrière-petits-enfants auront bien de la chance de vivre tes aventures au travers de ce chemin initiatique et plein de bon sens que tu leur proposes.

C'est avec plaisir et beaucoup d'affection que je me prête à l'exercice de la dédicace. Que dire ? Que rajouter ? Tout est dit !

Merci mon Ami, mon Frère, pour avoir eu la chance de t'accompagner depuis tant d'années et de partager avec toi quelques-unes de tes péripéties.

Alain ROSSI

PRÉFACE

Cette autobiographie d'un jeune papi visait, dans un premier temps, à transmettre uniquement à ses petits-enfants le récit de ses riches apprentissages de l'existence, et de ses aventures rocambolesques et pimentées.

En tant que formatrice en espagnol, j'avais le plaisir indescriptible (et hilarant) d'écouter, racontés dans la langue de Cervantès, ces épisodes de vie, puis nous échangeons sur les réflexions profondes nées de ces expériences.

J'avoue (pardon...) que c'est moi qui ai encouragé Freddy à partager avec vous, chères lectrices et chers lecteurs, cette histoire de vie personnelle qui, comme toute autobiographie, touche à l'universel. Passée de professeur d'espagnol à collectrice de mémoires, relectrice et correctrice (en français cette fois), je ne doute pas que, tout comme moi, vous serez parfois surpris, attendris, gênés, voire choqués par le style ou les propos, mais jamais indifférents. Cette histoire personnelle et ces prises de position vous plongeront avec nostalgie dans vos propres souvenirs et vous inviteront à la réflexion... d'accord ou pas d'accord avec Freddy, peu importe après tout.

Bien souvent, il est vrai, l'auteur sacrifie le politiquement correct au profit d'un jeu de mots succulent, mais que c'est rafraichissant dans une société dénuée de débats, qui frise désormais la pensée unique ! Je vous laisse savourer ce récit d'un homme entier et authentique, curieux et amoureux de la vie qui, je l'espère, vous fera rire aux éclats.

Marie-Christine MERCEUR

AVANT-PROPOS

POURQUOI CE LIVRE ?

Pourquoi ai-je écrit ce livre ? Eh bien pour vous mes petits-enfants, Léon, Tibère, Juliette, Lilou, Louise, Léonard, Sun, ma dernière petite-fille et d'autres encore plus tard, je l'espère. Bientôt Papou ne sera plus là et c'est ce qui s'appelle la transmission, la transmission des gènes tout d'abord puis celle des idées, des pensées, des certitudes et des espoirs... Quand vous lirez ces lignes vous comprendrez mieux qui vous êtes, pourquoi vous êtes ainsi, pourquoi vous ne pensez pas toujours comme les autres. Comme ma mamie Lulu en son temps, quand elle me racontait notre histoire, je tenais à vous laisser à vous et à tous les petits enfants du monde quelques bribes de la mienne. Je suis persuadé que ce livre restera près de vous très longtemps, c'est un hymne à la vie, un repaire de braco, une aide à tout faire qui saura vous redonner le moral quand il le faudra. Mieux qu'un antidépresseur, le seul fait de le tenir dans vos mains, ce livre, vous rendra plus fort. Il vous aidera à franchir les montagnes par n'importe quel temps... sachant qu'il n'y a pas de mauvais temps, il n'y a que de mauvais vêtements.

« Peut-on jamais savoir »... dans la chanson de Prévert. Une vie ne tient pas dans un livre. Peut-être écrirai-je un jour un deuxième volet de mon existence ou mieux encore, peut-être l'écrirez-vous et le transmettez-vous à votre tour à vos descendants.

Si c'était à refaire, je ferais exactement pareil sur cette putain de route de la vie. Que de belles rencontres, que de belles histoires, que d'instant de rigolade. Une vie, c'est quelques secondes à l'échelle du temps, et une éternité de bonheur pour un vieux papou comme moi.

Je vous aime,

Papou

Un petit village gaulois

Allez, venez, que je vous raconte « un peu » comment on peut naître dans un petit coin de campagne de la Vendée, le quitter, y revenir, le re-quitter pour au final s'y réinstaller. C'est ce lit de verdure que le petit bonhomme que je fus, tout comme vous aujourd'hui, foula et arpenta du matin au soir, et bien souvent du soir au matin, vous verrez, sans jamais s'en lasser. C'est ici que votre papou a tout appris, ou presque.

Je suis né le 1^{er} juillet 1960 à la Guyonnière, petit village gaulois situé entre Nantes à l'ouest, Cholet au nord, La Roche-sur-Yon au sud et Saint-Symphorien à l'est. Si quelqu'un connaît Saint-Symphorien, c'est qu'il y habite.

J'ai grandi à quelques pas du lac de la Chausselière, à une vingtaine de kilomètres du Puy du Fou si c'est plus parlant que Saint-Symphorien, pourtant bien plus connu que le Puy du Fou à l'époque grâce à sa foire aux melons. La Guyonnière comptait alors moins de mille âmes. Nous nous connaissions tous, la vie s'y écoulait paisiblement, ponctuée la semaine du claquement des sabots, des hommes et des animaux confondus, et le dimanche des pétarades des quatre chevaux, prémices d'une vie moderne, bruyante et aléatoire.

Je suis l'aîné d'une fratrie de cinq enfants, Vincent (né en 1961), Myriam (en 1963, décédée à l'âge de 42 ans), David (1968) et le pire restant à venir, Samuel (1973), mdr. Ce qui est bien quand on écrit un livre, c'est qu'on peut régler ses comptes et SAMuser des autres sans qu'ils puissent réagir, à moins d'écrire eux aussi, et encore faut-il qu'ils sachent le faire et qu'ils soient lus.

La Vendée rurale d'alors était pauvre. Les jeunes hommes, pour la plupart des paysans, quittaient les métairies pour aller travailler à l'usine ; celles-ci fleurissaient de partout. À l'instar des gros salaires, le chômage n'existait pas dans le pays.

Dans la pièce principale de la petite maison de bourg où je suis né trônait un puits. Original ! Elle n'avait de principal que le nom puisqu'elle n'était guère plus grande que les deux autres. Elle tenait lieu à la fois de cuisine et de chambre, celle de ma mamie Lulu ; son lit bateau qui sentait bon le bois ciré occupait un angle, tandis que mon petit lit en bois jouxtait le sien. Mes arrière-grands-parents (les parents de mamie Lulu) squattaient la chambre d'à côté.

Quant à mes parents, ils couchaient dans le grenier semi-aménagé. Le grincement des marches en bois rythmait les horaires de la journée. Je me souviens qu'un grand bac en pierre faisait office de lavabo, au-dessus duquel s'inclinait une petite glace pour la toilette.

Le sol en béton strié n'était guère mieux que de la terre battue, il était froid et conservait l'humidité. La ventilation était du même acabit et les fenêtres s'ouvraient beaucoup plus facilement l'été que l'hiver.

Seules auprès du feu de cheminée, la grande chaudronnée de mogettes et les grandes tartines de pain piquées dans des fourchettes pour les tenir droites, étaient au chaud dans cette maison.

Nous n'étions pas riches. Nous ne causions pas beaucoup, le monde paysan parle peu et surtout pas pour ne rien dire. Un jour, un marchand de sommiers est passé dans le village, vantant ses produits, bien trop chers pour notre bourse. Il insistait auprès de mon arrière-grand-père, Albert. Celui-ci lui a répondu stoïquement, avant de claquer la porte : « Tu n'as pas de chance mon petit gars, ici, on est comme les chevaux, on dort debout ! ». Ce qui donne en patois vendéen : « T'as point d'chance min ptchi gars, là y sommes comme les bourrins, y dormins debout ! »

Nous vivions à quatre générations sous le même toit et il était bon de toujours croiser quelqu'un de familier. Aujourd'hui les gens vieillissent seuls jusque dans les maisons de retraite. Force est de reconnaître qu'il y avait d'énormes avantages à vivre en communauté, c'est surtout en vieillissant qu'on y pense.

Le croque-mitaine

Mon premier souvenir impactant de la petite enfance se déroule au cours d'un jour sombre et pluvieux. Debout et transi derrière les carreaux, je regardais passer une énorme bête à quelques centimètres de moi. Seule la petite fenêtre basse m'isolait de ce monstre poilu, indifférent à ma présence. Son passage et la vision furtive me clouèrent sur place, sans voix. Ma mamie Lulu derrière moi me fit sursauter en me lançant « C'est le croque-mitaine, faut y faire attention ! » Je connaissais le frisson pour la première fois. J'avais quatre ans peut-être. Il paraît qu'avant cet âge-là on ne se souvient de rien.

Les chiens-loups comme celui de Dugast, le boulanger de l'époque, ne me font plus peur depuis bien longtemps, mais que cette première image était belle, si belle qu'elle me semble gravée au fond de moi pour la postérité !

Quand j'y pense, d'ailleurs, par la suite, les animaux ont toujours tenu une place importante dans ma vie. Je les ai observés, je les ai guettés, je les ai capturés, dressés, tués parfois, compris souvent... et respectés, toujours. Bref, je leur dois beaucoup, ils m'ont nourri et continuent de me nourrir, dans tous les sens du terme.

Monter aux arbres, dès l'âge de sept ans, c'est de la rigolade, le plus dur est, comme un carriériste, d'atteindre et de passer les plus grosses branches du bas. Après, plus tu montes, plus c'est facile et plus tu es vite à la cime, à plus de trente mètres de haut parfois. Tous les gamins savaient monter aux arbres comme des singes. Un jour, avec mon pote Franck Barthy, nous avons récupéré des bébés écureuils planqués dans un nid grossier que Franck m'avait jeté de là-haut, un nid en forme de boule constitué principalement de feuilles sèches. Au début nous ne savions pas ce que c'était, une boule de feuilles c'est tout. Puis des petites bêtes se sont mises à sortir du feuillage, au nombre de quatre. Elles comptaient une dizaine de jours tout au plus. C'est tellement mignon, les petits écureuils. Mon père, chasseur et respectueux de la nature, me disait toujours en me grondant, de remettre les animaux à leur place. Les pauvres écureuils, que nous avions tenté de nourrir avec je ne sais quoi, n'ont jamais rejoint la cime des arbres.

Ma mère avait horreur des animaux, ils n'étaient pas les bienvenus dans la

maison ; quant à mon père, il avait un chien de chasse qui dormait dehors, un chien de touche comme on disait, une sorte de berger allemand bâtard, un corniaud qui servait autant de chien de garde, de chien de chasse, de chien de troupeau, etc., bref un chien de servitude. On ne gardait pas les bêtes pour le plaisir, on n'avait pas les moyens de les nourrir pour rien. Les croquettes n'existaient pas, ils mangeaient les restes de la maison quand il y en avait. Il fallait que les chiens nous servent à quelque chose, sinon basta. On appelait un bâtard un chiot né de parents de race, on appelait corniaud un chiot né de bâtards, ces derniers étaient bon marché, souvent on vous les donnait et ils devenaient de très bons chiens dès qu'on s'en occupait un peu. Aujourd'hui je vois des chiens partout, des races venues de je ne sais où, l'exotisme a un coût et leur nourriture aussi, mais l'objectif est d'en foutre plein la vue, ici des tatoués à canettes avec des chiens de combat, là des sportifs du dimanche tirés par des chiens de traîneaux ou autres bergers qui n'ont pas leur place en appartement... des chiens n'obéissant absolument pas à leurs maîtres, et des maîtres qui n'en ont que le nom, qui laissent sans laisse leurs chères acquisitions, avant de pleurer, quelques mois plus tard, en les emmenant à la SPA. Pour certaines personnes, leurs chiens sont leur seul moyen de communication dans cette société aphone. Promenez-vous au bord d'un lac ou partout ailleurs où un chien peut chier sans qu'on ait à ramasser sa merde et vous remarquerez la scène plusieurs fois. Deux chiens face à face et les maîtres à distance derrière eux leur parlant comme à des humains, « Allez, laisse la petite dame tranquille, tu vois bien qu'elle a ses règles ! » et l'autre propriétaire de répondre dans sa moustache « Reviens, Pépette, sinon ce gros porc va te monter dessus ! » Ce sont des séquences de vie humaine, une façon de déblatérer des mots sans risque, par chiens interposés, une sorte de vengeance sur la société, un chien est bien le reflet de son maître. Je ne croise que des indiens¹ lors de mes balades ; bientôt dans les hautes instances, à cause d'eux, on va vous pondre un permis de chien, payant bien sûr, pour évaluer si vous êtes apte à acquérir tel type de race de chien ou pas, en fonction de ses besoins physiques et pourquoi pas, intellectuels !